Feux follets



numéro deux

feux follets

numéro deux

Feux follets, la revue littéraire des Editions de la Nouvelle Acadie, paraît deux fois par an, au printemps et en automne.

Adresse: Feux follets
Études francophones
Boîte postale 4-3331
Université du sud-ouest de la Louisiane
Lafayette, Louisiane 70504-3331

Numéro deux
automne 1991

Scanned with CamScanner

Une raison pour la folie dans la littérature, c'est la folie correspondante chez les gens. On s'écoute rêver, nous autres, et on raconte ça au monde comme si ça leur faisait quelque chose, comme si ça leur dirait quelque chose, comme si on avait assez d'arbres pour tout ce papier que ça prend pour publier nos farces.

Jean Arceneaux

Viens te plonger dans ma chaleur
rafraîchir ton âme trop civilisée
dans l'eau de mes sources
dans le velours de ma mousse
dans les courbes fermes de mes paysages
dans mes verts, mes roses et mes noirs
Dans mes yeux d'émeraude
tu verras ton éternité
reflétée dans mes étangs limpides.

Viens enfouir ta tête fatiguée dans mon sein généreux
qui te chauffera et te fera oublier les neiges lointaines
Ouverte et solide je t'accueille
Tu connaitras ma fécondité
ma douceur
mes chants d'amour

Viens respirer mon souffle
Viens te perdre en moi
Je t'accueille à mes eaux profondes et mystérieuses
je te serrerai bien fort contre moi
Je t'aimerai sans réserve
tu ne voudras plus me quitter

Le marécage t'attend.

May Waggonner

Nature morte d'été

Terre
trop remplie d'eau
fait pousser
larmes de lime vert
qui croît
en batons sucrés
champignons blancs aux champs bleus

Feuilles
collées aux cieux
prêtent abri
aux toîts en fer
qui couvrent
chair pourrie
berceuses pour assommer le monde

Arc-en-ciel joue des airs sombres
sur un défilé de maringouins
accord des abeilles évente les oreilles
d'un pauvre bougre pris des marécages sortant
son bateau plein d'eau du lac stagnant
jette ses déchets par terre crachant
saletés de ses bottes jurant
la maudite journée de pêche
son gros ventre creux pendant comme

rocher sous serpent dormant
brûle au soleil d'août
après-midi de boue
au pays dit une merveille qui se fait
qui se fait
Taire.

Le soûlard

Mauvaise foi
Vermoulue
La peine dans l'âme
Plus difficile à avaler
Que la pisse d'âne
Qui fait son déjeuner
Les larmes
l'eau de sa vie
coulent dans l'alcool
tremblant, troublant,
mais moins
lorsqu'arrive l'oubli.

Martin Arceneaux

Mo 'pé woir li dans New Orleans #2

Apé woir -dans la saison de la nuit et de l'été-
Li, le coeur en olive;
Mener défilé marimba,
La réglisse noire plein les yeux;
Son bout la cravate à zic & zac épingle à l'épaule,
Struter les pattes comme écrevisses.

Apé woir,
Le fossile d'un ti-macaque articulé
Li tire dans le dos
-les dollars bills bouillant dans le crâne liquide du ti-macaque.

Mo,
Apé woir li son oreille
Sur la bouche d'une blouse ouverte;
Ilustrer son cirque bariolé sur Magazine Street pis

Li, apé woir mo, noyé,
Le café dans les poumons
-son orgue à barbarie danser l'odeur du crack cocaine-
Sous les roses les plus rouges du cimetière calcaire,
Mo, rit, mo les dents cariées (rapport aux cannes à sucre).

Jimmy "Hip" Meaux-hair

une flamme
une perle
une passion
une rivière qui t'amène...
la vie les nuages
le coeur
mon coeur
lui

tu étais là, dans mon coeur
sans prévoir
tu étais là, dans mon lit
comment puis-je te refuser
pas de prétention
mais plus qu'un baiser
on était des esprits, unis par la force
la force familiale
on n'a jamais pu la pousser
refuser
c'était trop fort
trop puissant
trop tangible

je le savais, tu étais là pour moi
et moi pour toi
on ne pouvait pas le changer
c'était trop tard

le piège a été pris
par moi
are you as good as you look?
c'était le début de la fin
mais je t'aime
pas comme un amant
pas comme un frère
pas comme un ami
tous ensemble...

tu étais là comme une faim
la passion la flamme l'amour
un amour qui dormait s'est réveillé
s'est épanoui comme une fleur de la nuit
tu m'as prise
COUPABLE
on ne sera jamais ensemble
comme mari et femme
comme frère et soeur
il y aura toujours ce péché
péché du coeur du corps de l'âme
en nous
mais je serais là toujours
mon corps mon esprit mon âme mon être
MOI

Jeanne Hubbard

L'appel

- Beb! C'est Bubut.
- I got it./ Comment les affaires, nègre?
- Aw, ça va..'coute, Monceaux est mort à ce matin.
- Oh Lord. Mais, il était pas malade, hein?
- Mais, c'était "cancer." Commencé dans son "prostate."
- Ça c'est quelque chose.
- Tu parles! C'est le deuxième cette semaine.
- Vous autres a été au "funeral home" pour Ti-Fils?
- Ouais, mais on a pas été au "funeral"- Melba a "bronchitis" encore.
- Nous autres, on a passé quelque minutes donner de l'argent pour une messe.
- Aw yaïe...
- Well, thanks for calling.
- O.K. Tu veux appeler Zozo et les autres?
- O.K.
- Allright.
  Click.

Diana Girouard

Aquarius après verser son eau dessus les toits
tu viens te promener avec moi
me tiens par le bras
cheveux de soie
une fois

plein air
sur pleine terre
me tournes à l'envers
dans la vieille pacanière
juste au ras du cimetière

crois plus à Santa Claus
le futur est pas si rose
la fin de quelque chose

coeur cassé, passé, oublié
pacanes écrasées
dessus le driveway.

Diana Girouard

Love à la franglaise: tout simplement confusant!

O toi, blazing soleil de ma vie
Merveilleux feu qui réchauffe mes winters gris
Sais-tu que je love thee secretly
(in other words, en catimini)
and... à la folly aussi
(Ou autrement dit, madly)
Contrary à tout logic de l'esprit
Nobody peut actually prevent me
From losing you ainsi
Until the end of my vie
And maybe au-delà, à l'eternity
Even si it coule mean for me
Nothing but tristesse and mélancholie
I juste can't help aimer thee
A quoi bon lutter against my destiny
So, raison of my folie
Please pardonne-me
If je suis brought to délirer ainsi,
A confondre les A et les B's,
Les rêves et les realities,
J'ose hoping that by now you l'as compris
C'est only because j'ai trop pensé à thee!

Timy So²

Matière à tisser

Loin de t'en vouloir
Pour ces histoires
Qui n'ont maintenant
Plus d'importance
Je dois mille fois
Te remercier, toi,
De m'avoir donné
Ces fils à tisser
Si jolis si doux
Comme des rêves flous
Qui embelliront
Et enchanteront
Mon châle fait de
Jolies fleurs bleues...

... Rêves inachevés
Rêves à désirer
De toute ma vie
Rien n'est aussi
Drôlement joliment conquis...

Timy So²

Hymne aux échaudées

A celles qui ont d'autres
fantaisies à fouetter,
qui se foutent de l'eau passée
sous le pont,
pour qui l'habit ne fait
pas toujours la nonne et tout
ce qui brille n'est pas étoile,
pour qui les absents ont toujours raison
qui en forgeant deviennent forgerons,

Hosanna

celles qui réveillent le chat dormant
sur les ailes de l'hirondelle,
qui petit à petit fait son nid et son
omelette sans casser d'oeufs mais
solo ne peut pas
faire le printemps où
l'arbre est dans ses feuilles et
les pluies amènent le beau temps,

Hosanna

celles pour qui un malheur n'arrive
jamais seul mais toujours

pavé de bonnes intentions,
qui cherchent de vaillantes
cuisinières pour gâter la sauce,
qui savent agir sans réflechir et
choisir le meilleur
des deux maux,

Hosanna

Celles pour qui le feu de l'appétit
vient en mangeant trop de fumée,
avaleuses de merles,
pêcheuses de nuit,
chercheuses de miséricorde
des chats gris,

Hosanna
Hosanna
Hosanna

Ce que nous savons du sang

Coulant du doigt coupé,
Piquant les fronts fâchés,
Brûlant les joues gênées,
Montrant l'amour caché,
Gonflant les coeurs brisés,
Marquant les vies manquées,

Couvrant les nouveaux-nés,
Parlant des vies passées,
Portant la destinée,
Signe d'un mesuré,
Vivant, courant, aimant, mourant,
Tout ça étant,
ce que nous savons du sang.

Susan Kneller

La vie en noir

Silence exécrable de l'esprit inarticulé,
Consommé par des désirs amorphes,
Rongé par des rêves altérants,
Cherchant malgré tout un secours,
Du sinistre sommeil,
Où semble se cacher,
Le mot juste.

Susan Kneller

le 7 août 1985

Il y a de l'indécision
et puis de l'indécision
et puis
il y a
moi

Est-ce que je devrais...?
Ou est-ce que je ne devrais pas?
Ou
peut-être...
bien...
non...
suppose que...
non
je ne crois pas.

Ouf
trop tard.
je l'ai
perdu.

Brenda Mounier

Un plein vide

Faut pas m'dire
que j'peux écrire
j'vas t'croire
peut-être même m'croire
ça sera vite parti
ça sera tout fini
comme un papillon
comme un cerf-volant
faut pas y attirer de l'attention
ça rentre et ça sort
ça sort et ça rentre
de l'esprit
ah "me"!
c'est "gone" aussi vite qu'ç'arrive
ah mon élusive!
Fais pas comme si
t'as rien compris quand tu lis
fais pas d'cas
et laisse-moi m'réveiller
côté d'minuit
oui
pour écrire ma poésie
tandis que j'en ai envie.

Brenda Mounier

Dans mon pays

à Jean Arceneaux

Dans mon pays il y a des loups
qui se lèvent la nuit
pour écrire de la poésie.
Halés par la lune
pleins d'amertume
hantés par le secret
pleins de regret.
N'aie pas honte,
N'aie pas peur,
N'aie pas soif,
jamais tu ne meurs.
La vengeance se trouve
à la pointe de ton croc.
Noie ton chagrin dans
le sang qui coule à flot.
Dévore le cœur de la déesse blanche
Remplis ton ventre de son alliance.
Déchire, déchiquète,
maraude encore.
Fais saigner le verbe
de tout son folklore.
Bois le sang frais
d'un néologisme.
Avorte les certitudes
d'un romantisme.

Cogne, cogne,
comme un loup fou
Pogne, pogne,
des enfants par tout.
Nourris-les au lait
de la louve.
Lave-les au sang
de la poule qui couve.
Dans mon pays il y a des loups
qui se lèvent la nuit
et déchirent de la poésie.
Ils jouent une vieille valse
sur un vieux violon
tous les samedis soirs
aux bals de maison.
Ils roulent les chemins
soleil couché
ils viennent chez toi
la lune levée
ils fument des gros cigares
"Keep Moving", c'est la marque
ils boivent le café noir
Community extra dark.
Dans mon pays il y a des loups
qui se lèvent la nuit
pour détruire de la poésie.
Reste pas tranquille

l'heure s'en va vite.
Va pas chez toi,
ta femme te quitte.
Ton cœur crevé sous
le poids du chagrin,
Ta langue arrachée
avec le pain.
Mais le repos vient pas
Tu te débats et tu fuis.
Tu cherches ton salut.
Tu cherches ton candi.
Dans mon pays il y a des loups
qui se lèvent la nuit
et respirent de la poésie.

<u>sur la difficulté de s'aimer</u>

elle s'en va pleurant dans son coin
les rêves de jeunesse paraissent si loin
l'homme qu'elle a connu boit pour un rien
toute son amertume pliée en son sein

la paix accordée ne dure pas longtemps
les assiettes s'envolent sur un coup de sang
l'amour s'était rendu impossible
les plaisirs de la vie les plus pénibles

les mots qui blessent, les regards qui tuent
valent toutes les guerres qu'on a connues
le silence s'en vient soufflant le feu
et compte les cadavres au nombre de deux

il s'en va pleurant dans son coin
se vidant la tête d'un esprit sain
la femme qu'il a aimée boit sa haine
préfère s'en aller à souffrir sa peine

la jolie blonde, encore et toujours

elle tient sa chance par le bout de sa langue.
elle danse son âme une patate au front.
le soleil lui sourit par dessous son bonnet.
les bougres s'avancent de tout partout
pour l'emmener en Ville.
mais son cœur reste là, muet et glacé.
elle ne peut pas quitter son pays sans trouver la mort.
elle ne peut pas rester là, sa mort s'en vient.
elle court, elle court,
elle s'embourbe dans la nuit.
sa robe s'envole,
la lune l'habille.

elle est venue de loin pour trouver la paix.
elle a perdu son père pour le Bondieu prier.

elle s'est cassé le cœur pour parler sa langue.
et asteur, elle est sans paix, ni dieu, ni langue.
c'est l'heure de s'en aller
comme dans un songe.

Zénon Chéramy

On va escouer une jambe à la Niche

Comme tous les samedis soirs, il y avait du train à la Niche. Bâtie juste au bord de l'eau, les escoussements des danseurs, toujours nombreux, envoyaient des petites lames s'éclabousser contre les pôteaux du ouarf. En dedans de la bâtisse, toutes les jeunes filles, jolies comme des levers de soleil sur la prairie, se racontaient les derniers cancans du village et se conseillaient pour la meilleure manière d'attirer un beau sans faire fâcher les vieilles femmes. Qui les guettaient proche d'ailleurs. De l'autre bord de la chambre, les vaillants bougres, grattés tellement propres que ça leur faisait du mal, gardaient un oeil anxieux sur ces catins pour détecter le moindre signe d'un "ouais" silencieux, invitation à la danse, et l'autre oeil sur la porte de devant pour... pour... eh ben pour voir ça qui s'en vient. Mais entre les femelles radoteuses et les bougres coursailleurs, il y avait cher potin de petit fer, de violons et d'accordéon que des aucuns appellent la musique française et d'autres "juste du tchainqui tchanque."

Avant trop longtemps passé, tout le monde s'a mis à

danser, à chanter (quand quelques douzaines de personnes chantent "Tu m'as quitté pour t'en aller..." ça c'est pas beaucoup triste, non) et à boire. Surtout à boire. Mais dehors, pas dedans, assis dessus le capot d'un char, un des peu qui roulaient dessus les chemins de boue, quand ça mouille, ou de poussière, quand il y avait de la sécheresse. Ça entre, ça sort, ça boit encore une bière frette, et ça se tracasse de pas rien. Et ça qu'eux cherchaient, ça l'a trouvé: on s'a tchaqué une fois de plus à la Niche.

Ordinairement, ça s'adonne que ça se passe bien, la Loi vient ramasser un peu de monde saoûl, proche toujours les mêmes, et on se fait quelques excuses faibles à la sortie de la messe le lendemain.

Mais c'était écrit quelque place que ce fais-dodo-là allait pas être comme les autres. En plein bal, au beau milieu de "La caillette de Lafayette," le band s'arrête court court et guette la porte de devant avec la bouche grand'ouvert comme un tchoque-soleil---- que la tonnerre m'écrase en mille petits bouts si c'était pas un maudit Texien avec son chapeau de vacher et ses bottes pointues pour tuer les raverts dans les coins.

Ça s'avait jamais vu, ça! Alors pas!

Ces pète-fiers de maudits Texiens, peut-être eux, ça a venu ouvrir les champs d'huile, que ça les a rendus millionaires en suçant ce jus noir d'en-dessous de nos pieds, mais nous autres, on a pas de job. On a resté dessus les canots à huîtres et à chevrettes et où ça causait français toujours.

Comme tu peux voir, on s'aime pas avec ce monde-là.

Malgré l'heure de la nuit qu'il était, il faisait chaud. Mais quand c'est qu'il fait pas chaud sur le Bayou? La chaleur achalante, plus la bière, plus le toupet de ce maudit Cou-rouge, plus... non, c'est pas vrai, il va pour parler à Yvonne, la plus jolie blonde qu'il y a de ce bord-ci du Golfe du Mexique! Toutes ces petites merdes avont fait une belle gratte, ouais!

Un des Cadiens, justement celui-là qu'avait conduit Yvonne à la messe de dix heures et demie dimanche passé, un beau Hercule de six pieds deux pouces, deux cents livres de mauvaiseté pure quand il buvait, pas capon jamais, a invité l'étranger à aller faire un petit tour dehors pour s'expliquer un élan.

Comme le Texien parlait français comme une vache espagnole et le Cadien parlait anglais chaque troisième jeudi de la semaine, ils s'ont fait comprendre en quittant parler leurs mains... et leurs pieds et leurs coups de tête. La bataille avait pris!

Se déchirant comme deux vieux taïauts, les ennemis se battaient longtemps, longtemps. Ils seraient toujours après se battre si ce malheureux tuyau de plomb avait pas sorti d'on va peut-être jamais savoir ayoù. Au plus chaud de l'escarmouche, le Cadien a fracassé la caboche du maudit Texien avec. Et comme le Cou-rouge avait pas venu seul (il était peut-être Américain, mais il était pas emplâtre) un de ses podna a planté un couteau dans les rognons du Français plus vite que tu dis "ouainque."

Le bal était cassé asteur.

Au lieu de les amener à l'hôpital, qu'était honnêtement trop loin et, en tout cas, les docteurs, c'était pas du monde cadien, ça, Yvonne a fait conduire son beau et l'autre espèce de bétail chez sa tante Mathurine, traiteuse disaient les uns, sorcière disaient les autres. Il faulait faire vite parce que ça saignait comme à une boucherie.

--- Tante Tine, fais-y quèque chose vite, dépêche-toi, pour l'amour de Djeu.

--- Ma chère 'tite, prends pas le nom du Seigneur en vain, premièrement. Et pis, ti ois bien j'peux pas rien faire pour lui. Il r'semble déjà au r'venant qu'y va êt' rendu tantôt. Même mon qui connais rappeler le congo pour soigner sa mordure mortelle, j'connais pas faire tourner back quèqu'un du royaume des morts. Ton prétendu, y va bientôt trépasser, ça m'fait de la peine pour toi. Mais ce bon à rien de l'aut' bord de la Sabine va jusse se lever demain matin avec un mal de tête, et pét-êt' après demain aussite. C'est tout.

--- Mais combien de fois t'as fait l'impossible? Ti te rappelles la fois mon 'tit frère avait la fiève et tous les docteurs, mêmes ceusses d'en Ville disaient s'y vivait, y serait sourd et aveugle. Et toi, t'as prié la Sainte Vierge, mère de Djeu, et asteur il a pas rien di tout.

--- J'connais, j'connais bien, 'Coute ouar. Je m'en vas y prier et on va ouar ça qu'A peut faire. En espérant, resse drette-là avec ces deux pauvres nègres. Dis ton chapelet aussite, ça peut pas faire du mal. Grouille pas, espère-mon."

Au cris du corusse au petit matin, le corps du bien-aimé était froid comme la pluie de février. L'autre, ce maudit Texien

de malheur, commençait à se brasser et se frotter délicatement la tête. Yvonne, folle de douleur, brûlante de colère, pogne quelque chose de bien lourd pour finir l'ouvrage que son cher défunt amant avait commencé la veille. Avant qu'elle éparpille sa cervelle sur le mur, il ouvre un oeil bleu, tourne sa tête blonde, écarte ses lèvres fines et dit:

"Quofaire t'es en train de me taper dessus comme un Chauvage, hein? Ti crois pas j'ai assez mal à la tête avec ça?"

C'est pas un bougre du Lone Star State qui te tourne sa phrase comme ça, non.

Là, Yvonne, savant pas qu'y faire, se retourne vers la présence qu'elle sentait dans son dos. Elle voit sa tante qui se tient en contre-jour à la porte, blanche comme la nuit qu'elle vient de passer. Ça se dit pas rien, ça savait que les mots avaient travaillé leur magie, des mots que Tante Tine avait reçus de son père par sa grand-mère, son grand-grand-père et sa grand-grand-grand-mère, des mots qu'elle pouvait pas dire n'importe quand pour n'importe qui.

Personne a jamais pas rien compris, comment ça se faisait qu'Yvonne s'a marié avec l'homme qui s'a battu avec son beau, qu'a voulu sa mort, le podna de celui qui l'y a donnée et puis s'a sauvé. Non, personne a jamais pu expliquer non plus comment il a appris notre langage si vitement, quasiment du jour au lendemain. On a même pas su ayoù avait passer le cadavre du pauvre Cadien. C'est-à-dire personne excepté Yvonne, son nouveau mari qu'il faulait bien accepter asteur qu'il était un Cadien par la porte d'en arrière, la tante

Mathurine... et un gros coquin de caïman qu'a eu durant trois jours des rots qui laissaient dans sa gueule un méchant arrière-goût de mayonnaise et de pain blanc très très zirables.

Zénon Chéramy

<u>À l'occasion de l'Amérique encore</u>

Le vent est
  sur cette prairie
    comme l'ombre
D'un chien errant,
  Le voyageur revenu
    de l'autre rive.
Silence dans cette
  grande maison seulement
    la brume dehors.

14 décembre 1988 à C.T.

<u>Trois vers pour toi</u>

I
Deux lucioles frolicant
  dans la pluie,
    pas de marigouins.
Ou proche pas
  l'été était
    Surprenant, chaque saison

Pas comme les
  autres le soir
    C'est d'être seul
Qui est dur.

II
Les critchets sont
   Contents la pluie
         Les a contentés

Leur bruit comme
   Le moteur de Dieu
         apé courir dans
La nuit.

III
Même sans maringouins
   Y'en a toujours
         Les soirs sont
Pas mauvais mais
   La nuit c'est

Autrement.

21 août 1988 à C.T.

Zachary Richard

Cédric et Beauzin

Là où il y avait un arbre, asteur il y avait Cédric, son fusil et un arbre.

En plein soleil, Cédric était après guetter les têtes des arbres en tout cas il aurait eu une autre chance de tuer un écureil. Quand il a décidé de voir où mettre ses pieds, il a trouvé quatre: ses deux pieds à lui et les deux de son beau-père Beauzin. Un serpent à sonnette aurait pas pu lui faire plus peur.

Assis par terre, Beauzin avait les yeux fermé. Il était pas tout à fait endormi, mais appuyé contre un vieux chicot gris, il était plus bien capable de dire la différence entre ses reins et les noeuds de racines. Si Cédric aurait arrivé un peu plus tard, il aurait peut-être trouvé un champion ronfleur.

Dans ces bois, toutes les branches sont grises et les broussailles sont gris-blanc. Tout ça il y a à chasser doit grouiller ou sauter pour être vraiment là, et là se trouvait Beauzin, fond par terre, après se perdre dans le brouillard entre ses oreilles. Cédric a manqué d'avoir une crise quand il a vu quatre pattes là où il aurait dû voir deux.

Et Beauzin? Ces yeux a ouvert comme deux canifes. Dans ce moment, si Beauzin aurait pu avoir ça qu'il aurait voulu, Cédric aurait disparu parce qu'il aurait jamais été né. Seulement un moment ça dure, et Beauzin a fait ça qu'il avait habitude de faire. Il était assez vaillant qu'il pouvait dire, "Bon alors. C'est temps d'aller?" Il s'a mis debout avec une lamentation de ces rhumatismes, et il s'a allumé une cigarette. La boucane était grise.

Sois pas curieux de leur succès à chasser. Ça qui compte c'est quoi ça veut dire, se perdre comme ça contre un vieux chicot gris--- se fondre comme ça. Pour commencer, Beauzin avait passer la nuit blanche, et il était debout à trois heures du matin dans ces bottes avec son fusil dans la main, son pantalon dans l'autre, tout manière endormi, tout manière malpris. Il aurait dit que c'était son vieux âge, même vieux âge qui l'avait occasionné de dire, temps en temps, "La vie, c'est pas grand chose. Ça passe trop vite." Deux heures plus tard, entre la prairie et les grands bois, il a eu un frisson. Les étoiles d'or, légions infinies, bénissaient les arbres. Comme un chien de chasse il avait besoin de pisser et il l'a fait carrément. Et carrément il se sentait gaillard et plus. Il se sentait prime, plein de potasse. Il était bien sûr qu'il aurait pu marcher en travers de tous les bouts et les bas-fonds parce qu'il était comme s'il était encore jeune, et ç'aurait pas fait de différence s'il aurait tué deux écureuils ou douze et peut-être un daim ou un ours.

Les chênes verts en avant faisaient une place noire comme une grande gueule ouverte. Cédric voulait prendre le bord gauche et faire sa chasse pas trop loin de la prairie; il avait peur de se perdre dans les bois à force que c'était noir. Enfin, il avait peur de faire une chasse sans se raser premièrement. Beauzin a dit, "Bon d'abord. Comme ça tu vas sortir le même jour t'as rentré. Moi, il y a pas de dire. Tu vas peut-être me voir la semaine qui vient." Il a chargé son fusil et il a parti droit pour la gueule noire, et la gorge aussi.

"Oublie la gorge. Mets-toi dans le ventre. C'est là ta

chasse," y a dit un copal ou un morceau de rêve accroché dans ses branches. N'importe. Il a parti sans lumière, sans être capable de voir et sans se border contre aucun arbre. Il aurait pas pu dire comment c'est qu'il pouvait traverser une partie des grands bois avant jour comme ça et je pense pas qu'il aurait pu se rappeler de l'avoir fait non plus. Ça qui compte, c'est qu'il se trouve une demie-heure plus tard près des bas-fonds, dans un brouillard où l'air était plein de besoin et d'envie. Planté comme il était entre un noyer et un hêtre, tu l'aurais jamais vu. Si t'aurais passé près, peut-être t'aurais pu entendre le bourdonnement du sang dans ses veines.

S'il faut dire, il a tué juste un écureuil: un parce qu'il était noir. Les autres a joué dans les branches tout alentour et quand il a vu assez une heure ou un an plus tard, il a retourné près du copal qui y avait peut-être parlé et là il se posait le fond par terre, il se fait bien à son aise. Dans son idée un brouillard chauffé par le soleil l'enveloppe. C'était agréable. Sans aucun besoin, sans aucune envie, il était absolument à son aise. Il y avait pas grand'différence entre lui et le vieux chicot gris et chaque seconde qui se passait, il y avait moins de différence. Beauzin était d'accord de laisser les affaires exactement comme ça, sans limite. Si l'écureuil dans sa poche aurait voulu reprendre vie et s'échapper, il aurait été d'accord.

Mais Cédric a fait son apparence. Il a eu peur. Et à ce moment-là, il avait raison.

John Sherrill Fontenot

Matin de brouillard

Matin de brouillard au temps d'automne,
Un voile argentin sur l'épaule du monde.

Un ciel porcelain comme une tasse renversée,
Les plumes des anges qui trompettent la journée.

Boucane qui coule jusqu'à la fin du monde,
Remplissant le ciel avec odeur qui embaume.

Rayon de soleil qui perce les nuages,
Le souffle de Dieu à travers les âges.

David Lanclos

La visite dans l'après-midi du dimanche

C'est l'après-midi dans un dimanche de la dernière semaine de mai.

La poussière dans le chemin toujours laisse un voile de sable par-dessus notre Chevrolet bleu. Nous sentons la chaleur d'été qui nous étouffe. La crasse s'envole par le vent et salit nos habillements du dimanche. Nous goûtons le sable du chemin de la campagne quand nous avalons.

La maison de ma grand-grand-mère est petite et faite de bois. La maison est entourée par une prairie d'herbe de trèfles.

Il y a une barrière de fil de fer qui passe droitement le long du chemin. Pour arriver du chemin à la maison il faut qu'on monte les escaliers au-dessus de la barrière de fil. Les escaliers de bois en mode d'une petite échelle. Chaque marche est plate. Trois marches montent en haut du chemin; alors trois marches descendent en bas à l'herbe verte sur l'autre côté de la barrière.

Il faut qu'on traverse les jambes au-dessus du fil de fer.

Un pas en-dedans la porte de la maison de ma grand-grand-mère et les arômes de la médecine ouvrent ton nez. Les arômes de la medecine à frotter et du thé chaud flottent de la chambre à coucher.

Les rideaux dans toute la maison sont fermés toujours. Des ombres froides jouent cache-cache dans le noir en-dedans de la maison.

Mes parents se baissent par-dessus ma grand-grand-mère pour la donner leurs embrassers du bienvenu. Ils faisent des

exclamations sur elle dans des expressions cadiennes douces.

"Ah! Comment ça va?"

"Est-ce que vous sentez bien?"

"Mais vous regardez meilleure, c'est pas vrai?"

Après mes parents disent "Bonjour," ils faisent signe à moi de venir au lit pour dire bonjour à ma grand-mère.

Les oreillers sont poussés contre la tête haute du lit de mahogony qui brille. Les poteaux du lit montent au plafond. Tellement gros et si ronds. Ça semble je peux à peine envelopper mes bras de petite autour d'un. Un chapelet de perles, long, blanc, tout le temps pend autour d'un des poteaux de la tête du lit.

Ma grand-grand-mère est enfoncée dans le matelas de plume. Elle est parmi un tas bouffé de couvertures faites à la maison. Elle semble beaucoup très petite, reposée sur une pile d'oreillers de plume. Les oreillers sont couvris par des couvertures d'oreillers blanches comme la neige. Les couvertures d'oreillers vantent la broderie de main faite en beaucoup de couleurs jolies.

Ma grand-grand-mère a des yeux bleu clair comme de l'eau de roche. Ses yeux sourient tout le temps à moi en tant que je l'embrasse. Sa joue ridée est blanche comme du lait. Sa joue est molle comme de la soie contre mes lèvres.

Ma mère dit, touchant mes épaules, "Elle va faire dix ans ce novembre."

Je recule doucement après l'embrasser.

Grand-grand-mère fatigue de bonne heure. Après un peu

de temps, la visite est finie. Les au revoir sont dits vite.

Nous allons partir tranquillement sur la pointe des pieds. Les rideaux sont fermés. Des ombres froides jouent cache-cache dans le noir en-dedans de la maison.

Au dehors la lumière du soleil chaud rencontre l'odeur du trèfle vert.

Je pense à sauter au-dessus de la barrière de fil. Mes souliers de cuir verni sautent sur le trèfle vert. Mes souliers pensent à monter les escaliers.

Ma mère et mon père suivent en arrière de moi.

L'après-midi est étincelante d'été.

Joyce M. Carmouche

"I don't have my material for my apron," j'dis à Miss Jones dans eine voix si basse que c'est ein miracle qu'a' m'a entendu.

"Smock," dit Miss Jones en ployant ein patron de papier crâlant.

"Well, anyhow, I don't have it," j'dis mes yeux fixés sur mon lunch can. Je m'avais dépêché à parler avec Miss Jones avant qu'a' pouvait partir dîner.

"You can bring it for tomorrow, then," dit Miss Jones. "The class will have to take turns with the patterns anyway."

"I can't have for tomorrow either," j'dis. "My mother says that I'll have to use one of her aprons when we start cooking next month."

Miss Jones s'a levé en me regardant. Alle était eine grande femme. C'était eine blonde aux gros yeux bleus, grandis par des lunettes épaisses. A' portait eine robe bleue caille--- le même bleu que ces yeux.

"You need a smock of your own, Lula," dit Miss Jones. "Is there any way you can have your fabric this week? As quick as you are with your projects, you'll have no trouble finishing your smock right along with the rest of the class."

"No, Ma'am. We don't have the money, Mom says," j'dis, en essayant d'avaler la honte qui me montait dans la gorge.

En espérant sa réponse, je pensais, "Pourquoi tu crois a' me demande autant de questions? Juste pour me faire le dire? J'savais qu'a' m'aurait fait ça. Me faire brailler parce qu'on a pas

d'argent pour acheter cette maudite étoffe pour ein tablier que j'ai vraiment pas de besoin, quand Mom m'a déjà dit que j'peux avoir ein des siens. Merci Bon Dieu que toute la classe est pas icitte!"

"Oh, Lula," dit Miss Jones, "I didn't realize. I'm sorry. Sure you can use your mother's apron."

"Thank you, Ma'am," j'dis en reniflant. "Bye."

"See you in class after lunch," dit Miss Jones.

J'ai sorti au beau soleil d'hiver pour rejoindre mes amies qui avaient déjà rouvert leurs lunch cans sous un des gros chênes devant la maison d'école de Gueydan High. C'était une journée froide de janvier. Je me rappelais pas quoi Mom avait pack aujourd'hui. Je m'en foutais pas mal. Ça serait soit ein oeuf frit ou du peanut butter sur ein bisquit. On avait pas fait boucherie depuis Christmus, ça fait il y avait p'us de graton pour manger avec du riz froid. Les patates douces étaient rares aussi. Mom dit toujours que c'est le hard time--- avant le jardin de printemps.

J'ai pas dit arien d'avoir parlé avec Miss Jones, même qu'Eveline m'a demandé pourquoi j'étais tard pour manger mon lunch. Alle est est si fourre-nez. J'connais que ça sera alle la première à me demander cet après-midi pourquoi je travaille pas sur mon tablier. Mom dit ça prend toute qualité de monde pour faire le pays, mais j'aime pas pas du tout les fourre-nez.

Dans mon lunch can j'ai trouvé ein morceau de pain de maïs. Mom l'avait coupé en deux et alle avait mis des confitures de figues entre. Yep, hard time est icitte, all right.

Dans l'été quand on encanne les figues, Mom dit toujours qu'on peut pas en manger beaucoup. C'est pour hard time, a' nous dit. A' m'a parlé de hard time hier au soir quand j'y ai parlé de l'étoffe pour mon tablier.

"J'ai p'us d'étoffe dans l'armoire," dit Mom. "J'ai usé le dernier morceau pour faire eine robe de Christmus à Virginie. Comme sa classe de Confirmation allait tout ensemble à la messe, je pouvais pas la laisser aller avec la même vielle robe." A' brassait eine bouillie épaisse. Alle a mesuré eine cuillerée de vanille et j'ai guetté les ronds de vanille brun disparaître.

"Miss Jones dit que faut l'avoir pour demain," j'dis.

"Je croyais d'avoir acheté assez d'étoffe quand j'ai fait cet ordre avec le Chicago l'automne passé," dit Mom. "Je pense que je me rends pas compte comment vous autres grandis si vite."

"Proche toutes les filles ont été acheter leurs étoffes cet après-midi chez Doss & Sons," j'dis. "Je pourrais peut-être acheter la mienne demain midi."

"Ah, je connais pas," dit Mom. "Il faudra parler à ton père pour l'argent." La vapeur de la bouillie chaude a mouillé ma figure quand a' l'a vidée dans ein grand bol.

"Quoi tu crois il va dire?" j'dis.

"C'est vraiment hard time," dit Mom. "Ton père a pas encore vendu les quelques peaux qu'il a piégées. Je peux pas vendre plus d'oeufs à Wright parce que là je pourrais pas vous feed le midi. L'ouvrage dans le clos a pas encore commencé pour que ton père gagne ein 'tit peu de cash." Mom a repoussé

eine bouclette de cheveux qui la gênait sur le front. Je savais qu'a' cherchait ein moyen de m'aider par la manière qu'a' se frottait le front en regardant loin dans l'avenir.

"Va faire ton ouvrage asteur et tu vas parler à ton père quand il va arriver," dit Mom.

Assise sous le gros chêne vert devant l'école mangeant mon pain de maïs, je jonglais, "Pourquoi Mom a tout le temps besoin de parler à Pop? A' peut jamais faire son idée à elle-même. Je me demande si ça va être comme ça quand moi, je vas me marier. Je me demande." J'ai vidé les grémilles aux fromilles qui nous embêtaient. J'ai bien essuyé mon lunch can, et après avoir placé ma 'tite essuie-main dedans, j'y ai remis le couvert.

"Quand c'est tout, c'est tout," j'dis, "et ein tablier, c'est ein tablier, non?"

"What did you say?" dit Lillian. "You haven't said a word all lunch time and now I don't understand a word of your mumbling."

"Yeah, and you better watch it," dit Eveline. "If Mr. Bush catches you talking French on the schoolgrounds, you'll mumble for something."

"Oh, nothing," j'dis. "Just thinking about Pop."

"Pop," j'dis, "on a fini d'étudier les livres comment cuire et on va travailler dans la cuisine au commencement de février. Miss Jones nous a montré comment coudre des 'tites choses simples déjà, ça fait, asteur il faut coudre ein tablier pour protéger notre linge quand on va cuire." Pop lavait la boue de

ses pieds et de ses jambes dans la bassine sur la galerie. J'étais pas sûre qu'il m'écoutait. "Faut toutes en avoir ein, Pop," j'dis.

"Parle avec ta mère pour ça," dit Pop.

"J'ai déjà parlé avec alle, mais a' m'a dit qu'il y a p'us d'étoffe sur la tablette dans l'armoire," j'dis. "J'en ai besoin pour demain. Je pourrais en acheter chez Doss à midi."

"J'ai peur qu'il y a pas d'argent pour ein sacré tablier, MaLul," dit Pop. Il a garroché l'eau sale à travers la cour. "Parle à ta mère pour a' te prête ein de ses tabliers quand tu vas cuire. Ein tablier, c'est ein tablier, non?

"Ein tablier, c'est ein tablier, non?" j'dis.

"What did you say, Lula?" dit Lillian.

"Pas arien," j'dis.

"You're going to write lines for sure, today, you," dit Eveline.

"Quoi?", j'dis.

"You better stop speaking French on the school ground, Lula," dit Eveline.

Je me sentais ein peu étourdie déjà, mais quand je m'ai rendu compte que vraiment je parlais en français sur le terrain de l'école, mon coeur a commencé à battre très vite. J'ai regardé autour et en arrière de moi mais j'ai pas vu le maître d'école. Je pensais, "J'souhaite qu'Eveline dit pas arien à Mr. Bush. Là, j'aurais du tracas. Well, ça sera pas la première fois."

"What color is the the material for your smock, Lula, dit Eveline.

"Well, huh, I don't know, huh...," j'dis.

"What do you mean you don't know?" dit Eveline.

"I have to be excused," j'dis. J'ai parti en courant, laissant Eveline et Lillian à leur radotage. "La cloche va sonner bien vite quand même," j'jonglais. "Pis là, on va toutes être là dedans Home Ec et toutes les filles seront après vanter leurs étoffes— toutes except moi."

En espérant la cloche j'jonglais, "Je m'en fous pas mal si j'ai pas de smock. Pourquoi j'aurais besoin de ça quand même? Je peux m'en coudre ein n'importe quand. Quand même, Mom a dit que je peux avoir son meilleur tablier avec toute la belle broderie--- celui-là que Tante Tessa y a donné pour Christmus. Je veux pas ein de ses villains smocks, moi. Comme ça, je pourrai étudier mon Algebra. Je haïs Algebra--- beaucoup plus que ces maudits smocks." J'ai ressauté quand la cloche a sonné et j'dis, "Ein tablier, c'est ein tablier, non?"

"Lula," dit Miss Jones, "I need to talk to you at my desk"

J'avais à peine rentré dans la classe quand j'ai entendu mon nom. Mon livre de Algebra a tombé. "Yes, Ma'am," j'dis, mais je m'ai rendu à la table pour laisser mes livres.

La classe était toute en désordre. Les filles déployaient des morceaux de broadcloth fleuré, barré, à gros et à 'tits carreaux de toutes les couleurs. Les filles se vantaient des beaux boutons, du rick-rack, même de la dentelle. Toutes faisaient des grands hélas. J'étais contente qu'ils étiont trop occupées pour s'apercevoir que Miss Jones m'appelait.

"Yes Ma'am, Miss Jones," j'dis.

"I went to pick this up for you at Doss & Son's," dit Miss Jones. A' m'a donné ein 'tit paquet, tout bien amarré avec eine

corde. "Go ahead," a' dit. "Open it."

"It's some material," j'dis, en regardant le morceau de broadcloth d'ein bleu pâle. J'étais là, toute charmée, et je caressais l'étoffe, soulevant chaque article à son tour. "There's thread and boutons and navy blue rick-rack, too," j'dis.

"I hope you like the color," dit Miss Jones.

"I do," j'dis. "It's the same blue as your dress."

"Why, yes. You're right," dit Miss Jones. "Well now, go find out whether someone else bought this color. Go ahead."

"My material is dusty blue," j'dis à Lillian.

"My mother made me get navy blue gingham," dit Lillian. "She says that it's gonna stay cleaner."

"Poo," dit Eveline, "maybe it won't show as much as on these pink flowers I got, but dirt is dirt no matter what."

J'jonglais en regardant autour de la chambre, "J'sus contente que mon étoffe est pas barrée, fleurée, plais et surtout pas aux carreaux. J'sus la seule avec du bleu tout d'eine couleur. Ça sera aisé de reconnaître mon tablier accroché dans la closette. Oh, cette étoffe est si belle. J'sus assez contente que Miss Jones a choisi celle-là icitte pour moi."

"Hey, Lula," dit Lillian. "You dropped this paper from your package."

Quand Lillian me l'a donné, j'ai vu que c'était ein reçu de Doss & Son's. C'était marqué:

2 yds x 30	60¢
thread	5¢

buttons	15¢
rick-rack	15¢
total	95¢

Assise, toute paralysée, j'jonglais, "95 sous. Pourquoi j'sus aussi bête? Bien sûr, faudra que je paye ça. 95 sous. Ayoù je vas prendre 95 sous pour payer ça? Comment dire à Mom? Quoi tu crois Pop va dire?" J'ai placé le reçu jaune dans mon livre de Algebra.

"Miss Jones m'a acheté de l'étoffe aujourd'hui," j'dis.

"Quoi?", dit Mom. Ses doigts ont arrêté de trier le riz.

J'ai tout expliqué depuis le commencement. Mom cherchait les grainages et la paille dans le riz pendant que je parlais. Quand j'arrêtais de parler pour jongler ou respirer, a' tirait un peu de riz dans l'air et a' souflait en travers pour ôter la 'tite paille fine. Quand j'ai fini mon explication, le riz était paré à laver.

"Ton père va pas être content, MaLul," dit Mom.

"Mais pourquoi faut y dire?"j'dis.

"Parce que si on y dit pas et quelqu'un d'autre y dit, ça va être deux fois pire," dit Mom. "Oh, faut y dire. Tiens. Va laver le riz et je vas aller chercher des queues d'oignions pour la sauce de pomme de terre.

Tandis que je lavais le riz à la pompe, j'jonglais. "Pourquoi c'est tout le temps moi qui a la malchance? Virginie a jamais du tracas comme ça. Si ça serait elle, alle irait demander eine

piastre à Grampa Numa. Alle est sa p'tite gâtée. Il y donnerait, pas de questions. Si ça serait Roy ou Loyfa, ils pourriont travailler après l'école ou quelque chose. Awh, t'es bête, MaLul. Ils auriont jamais besoin d'ein smock! Imagine Roy dans ein smock! Mais quand même, si ça serait May Rose, Mom demanderait à Tante Rosa si alle aurait pas d'étoffe du Sears ou du Montgomery. Ben, non. C'est pour moi. J'sus pas la plus vieille, ni la plus jeune et j'sus pas ein garçon. Personne m'aime, moi."

"Lula, quoi c'est tout cette affaire de ce maudit tablier?" dit Pop. J'étais si occupée que je l'avais pas aperçu arriver du magasin. Il était pas content. Je savais ça, parce qu'il m'a appelé "Lula" et pas "MaLul" comme d'habitude.

J'ai raconté la même explication encore. Pop a pompé de l'eau dans la bassine pour se laver.

"Faudra que je manque eine grande après-midi d'ouvrage pour aller voir à tout ça," dit Pop.

"Mais quofaire." j'dis. "C'est ça qu'a arrivé. Quoi tu peux faire asteur?"

"Tu me dis que c'est ça l'histoire," dit Pop. "Je vas aller savoir la vérité pour moi-même."

"Mais je te dis la vérité," j'dis, commençant à pleurer.

"La fille d'ein pauvre 'tit Cadien, hien? Well, je vas y expliquer quelques 'tites affaires pour les Cadiens. Alle est sûr pas eine de nous autres avec ein nom comme Jones. C'est eine de ces Américaines du nord de la Louisiane qui venont icitte pour se foutre de nous autres quand les temps sont les plus

durs. J'vas y parler un peu d'avoir acheté quelque chose sans qu'on y demande et après, nous envoyer le bill."

"Alle a pas envoyé le bill, Elie. MaLul l'a trouvé dans le paquet," dit Mom de la porte de cuisine.

"Je vas parler avec Monsieur Bush, aussi. Si le maître d'école peut pas contrôler ses maîtresses mieux que ça, il a besoin de quelques remontrances."

"Pop, s'il vous plaît, viens pas à l'école," j'dis. "Je vas m'en occuper moi-même. Je voudrais pas que tu dis rien à Miss Jones."

"T'as honte de ton père. C'est ça, Lula?" dit Pop. "Après tout ça je fais pour vous élever. J'essaye de vous envoyer tous les cinq à l'école pour vous donner eine meilleure vie. Je pourrais vous avoir dans le clos comme les autres dans le voisinage. Mais non. Je vous envoye à l'école et 'garde quoi faut j'endure."

"La table est parée, Elie," dit Mom. "Pourquoi on parle pas de ça après souper?"

Pop et Mom m'ont jamais appelée après que j'ai fini mes leçons. Je m'ai couché en jonglant si Mom avait réussi que Pop change son idée et qu'il vient pas à l'école. Je gardais mes doigts croisés. Quand la pluie sur la couverture de zinc m'a réveillée, ça faisait encore plus froid dans la chambre. J'savais que ça serait pas longtemps avant j'entendrais Mom dans la cuisine.

Dans mon 'tit creux chaud dans le matelas de plumes sous les bonnes quiltes épaisses, j'jonglais, "Je savais que ç'aurait été eine mauvaise journée. La 'tite pluie fine a le moyen de nous faire croire que le mille et demi qu'on marche pour prendre le

transfert est trois milles. Je souhaite que la pluie tourne pas en verglas. Oh, mais là, peut-être Pop va pas venir à l'école. Les mulets aiment pas haler le wagon dans la boue. Si pauvre Pop aurait quand même un cheval. Non, MaLul. Merci Bon Dieu qu'il en a pas parce que si Pop aurait un cheval, il serait à l'école pour sûr. C'est triste, donc, que Pop a p'us son Model A de l'année '28. Ce 'tit char-là courait vite, ouais. Maudite Dépression, Pop dit tout le temps."

"MaLul, c'est l'heure que tu te lèves," dit Mom. "Habille bien May Rose. T'entends?"

"Lula," dit Virginie. "Dis à Mom que j'sus malade. J'ai mal à la gorge."

"Peuf, t'as pas plus le mal de gorge que moi," j'dis. "C'est juste que tu veux pas sortir dans la pluie froide. Tu vas pas fondre, non. Lève-toi."

"Je haïs l'école," dit Virginie.

"Pas moi," j'dis. "Je haïs seulement Algebra, et si Pop vient à l'école aujourd'hui, je vas sûr haïr ça."

"Il dit qu'il sera là à midi," dit Mom de la porte de notre chambre. "Dépêchez-vous autres, mes filles. Il est plus tard que vous autres crois. On va pas voir le soleil. Le temps va rester couvert aujourd'hui."

Toute la matinée, j'jonglais au moment quand Pop aurait arrivé à l'école. Je pouvais penser à rien d'autre. Dans World Geography, Mr. Bush m'a demandé de lire, mais j'ai pas p'us trouver la bonne place dans le livre. Toute la classe a ri de moi.

Après, j'ai abordé Miss Evans dans le corridor quand je me rendais à la classe d'anglais. J'aime pas sa vilaine frimousse. J'ai pas dit arien à Miss Jones que Pop venait, juste en tout cas qu'il arrive pas. Peut-être il va pas venir. Le midi devrait se dépêcher à arriver.

Comme ça mouillait, on a eu pour manger notre lunch dans le grand corridor. On avait presque fini quand Pop a rouvert la porte et a laissé rentrer le 'tit vent de nord froid. Ça m'a donné un frisson tout de suite. Il a ôté son chapeau et l'a cogné contre son genou pour enlever l'eau de la pluie. Quelques gouttes de pluie froide ont volé sur nous autres à l'autre côté du corridor.

Je m'ai levé pour aller le rejoindre et je pensais, "C'est pas la galerie icitte pour escouer ton chapeau, Pop. Pourquoi t'as venu icitte pour me faire honte comme ça? Quoi tu peux dire à Miss Jones et Mr. Bush quand même? Tu peux proche pas comprendre arien en anglais et tu en parle pas un mot except pour 'Yes' et 'No.' J'vas avoir si honte si faut j'dis toutes ces vilaines affaires à Miss Jones. A' va croire que j'sus d'accord avec toi."

"Hé, Pop," j'dis.

"Le temps est joliment mauvais," dit Pop. "J'aurais été icitte plus de bonne heure, mais les mulets ont resté bourbés à l'Anse Levy. J'ai eu pour me chercher de l'aide pour les débourber."

"La route de transfert est pas trop mauvaise," j'dis.

"Ouais, je vas m'en aller par ce chemin-là," dit Pop. "Mais j'ai pas venu icitte pour discuter le temps."

J'ai emmené Pop à la chambre de Miss Jones. J'étais contente de la voir assise en travers d'eine craque dans la porte. J'ai cogné.

"Yes," dit Miss Jones.

"Miss Jones," j'dis, "my father wants to speak to you, please."

"Come on in, Lula," dit Miss Jones.

J'ai rouvert la porte. Ça m'a saisie quand j'ai vu Mr. Bush se lever de l'autre côté de la table au même temps Miss Jones. "We don't mean to disturb you," j'dis.

"Not at all. We're just having a cup of hot tea," dit Miss Jones.

"It's a pleasure to meet you, Mr. Meaux," dit Mr. Bush, en s'avançant pour donner la main à Pop.

"Would you like a cup of tea, Mr. Meaux?" dit Miss Jones.

Ça se fait, j'ai demandé à Pop en français s'il voulait eine tasse de thé. J'savais il aurait dit, "Non." Il haït le thé. Il dit que c'est juste les Américains qui aiment le thé. Après j'ai eu peur pour dire à Miss Jones, "No, thank you, Ma'am." Je pensais en regardant le plancher, "Ça va nous prendre un temps infini. La cloche va sonner avant que je finis de tout y'eux dire ça que Pop a sur son idée.

"What can we do for you, Mr. Meaux?" dit Mr. Bush.

"J'ai venu payer l'étoffe que Miss Jones a achetée pour MaLul hier," dit Pop. "T'nez la piastre."

"I don't understand," dit Miss Jones.

"MaLul a emmené ce bill et alle a dit que vous y avez acheté

de l'étoffe," dit Pop. "C'est vrai ou c'est pas vrai?"

"Yes," dit Miss Jones, "but I didn't expect for you to pay for it. You should have talked to me about this first, Lula."

"Miss Jones, j'apprécie tout ça que vous essayez de faire pour ma fille," dit Pop. "J'sus après essayer d'envoyer mes enfants à l'école dans ces hard times. J'y'eux dis tout le temps qu'eine éducation, c'est la seule chose que personne peut y'eux prendre. C'est eine chose chose qu'ils pouvont jamais perdre. Je veux qu'ils ayont ein meilleur avenir que moi."

"You can be proud of your children, Mr. Meaux," dit Mr. Bush. "They work hard in their books."

"J'sus content de savoir ça," dit Pop. "Well, je veux payer cette dette et m'en aller avant ça se fait tard. T'nez la piastre."

"You don't owe me anything, Mr. Meaux," dit Miss Jones. "I was glad to do it."

"On prend pas la charité, Miss Jones," dit Pop. "Je paye mes dettes. C'est moi qui vas acheter ein tablier à ma fille. Personne d'autre, t'entends. Tiens, prends cette piastre, ou MaLul va s'en revenir à la maison avec moi droit asteur."

"Very well," dit Miss Jones, en prenant la piastre. "Thank you very much, Mr. Meaux."

"Pas de quoi, Mam'selle," dit Pop. "Faut je m'en vas. Vous autres peux finir votre thé asteur. Merci, Mr. Bush. Merci, Miss Jones. Viens, MaLul."

J'ai marché avec Pop jusqu'à la porte. C'était drôle que personne avait été en classe. Là, je m'ai rappelé que c'était Mr. Bush qui sonnait la cloche. Tout le monde nous regardait et j'ai

vu Eveline dire quelque chose à Lillian, mais je m'en foutais pas mal. Pop m'avait acheté mon tablier et il m'avait pas fait dire des vilaines choses à Miss Jones. La cloche a sonné droite quand Pop regardait dehors voir le temps.

"Merci pour le tablier, Pop," j'dis.

"Pas de quoi, MaLul," dit Pop. "Couds-lé bien là."

"Je promets, Pop," j'dis.

"Rappelle-toi, ma fille, qu'eine éducation, c'est la seule chose que personne peut te prendre ou te voler."

"Ouais, Pop," j'dis.

"Bye," dis Pop et je l'ai guetté sortir à la pluie et au vent de nord. On dirait il était plus grand que jamais et j'ai cru qu'il aurait pas pu sortir de la porte, à force qu'il était grand.

Je jonglais en courant à la classe de Home Ec., "Ein tablier, c'est ein tablier, non?"

"Non!"

Earlene Broussard

Evangéline qui?

Louis Arceneaux: «J'étais pas là, moi. C'était pas mon histoire. Je devrais bien savoir. On a perdu notre terre, mais on a pas perdu la tête, quand même. Je te fais serment sur la tombe de ma grand-mère que j'ai jamais connu d'Evangéline ni d'Emmeline Labiche. Il y avait pas de Labiche que moi, je connaissais qu'est venue de Beaubassin. Ecoute. C'était si dur que j'aurais pas honte de dire si j'avais perdu ma belle dans l'affaire. Mais c'est juste pas vrai. Ce Félix Voorhies-là. Il était pas là, lui. C'était longtemps avant lui. Et sa grand-mère était pas là non plus. Elle était pas née encore. J'ai connu sa mère à elle, sa grand-grand-mère, mais elle est morte avant qu'il est né. Il a imaginé son histoire. Il voulait juste refaire l'histoire de Longfellow, pour que ça finisse dedans la Louisiane. Et Longfellow, lui non plus, il était pas là. Il a jamais seulement venu en Acadie, ou Nova Scotia comme ils appellent notre pays asteur. Il y en a pas un qu'a vu pour lui-même quoi c'est qu'a arrivé. Il y avait pas de Lajeunesse et ni de Bellefontaine dans toute la sacrée Acadie. C'est tout des histoires qu'ils ont écrit. Et c'est eux qu'ont écrit les maudites histoires, et c'est moi qu'a fini avec la réputation d'un trainailleur qu'a abandonné sa belle.

Pourtant, on avait plein assez de malheurs sans jongler à tout ça. Mon père, Pierre Arceneaux, a tout perdu ça il avait. Il m'a raconté tout ça. Comment il a passé des semaines de temps dans un bateau pour se rendre dans une de ces colonies anglaises pour aller vivre parmi des étrangers. Là tu peux

t'imaginer comment contents eux, ils étaient de les voir arriver. Il y a qu'étaient vaillants, mais quoi tu veux? C'était une bande de misérables avec des fois pas seulement la chemise dessus le dos. Il fallait ça nous donne à manger pour pas avoir besoin de les enterrer. Ils ont travaillé comme des esclaves et à côté des esclaves pour essayer de se faire une petite vie, pour pas que les enfants crèvent de la faim. Ils ont réussi à se gratter assez d'argent ensemble pour pouvoir repartir mais ça a pas été vite. Dix ans, ils ont resté sans avoir une place pour eux-mêmes. Il y a des soirs que ça savait plus s'il fallait prier ou jurer. Mais ils l'ont fait.

Mon père s'a rendu icitte dans la Louisiane ayoù il a recommencé avec arien d'autre que la terre que les Espagnols lui ont donnée sur le Mississipi à Cabanocée. C'est là ayoù moi, je suis né. Il faisait chaud et ça mouillait des avalasses. Il y avait des maringouins et des serpents partout. Mais on l'a fait. Plus tard, on s'a déménagé et je m'ai bâti une place pour moi même que j'ai nommée Beaubassin, pareille comme la place à mon père, en Acadie. Ils avaient volé ma terre, mais ils ont pas pu voler notre nom, ni notre mémoire.

Et moi, j'ai pas connu d'Emmeline, ni d'Evangéline. Ça choque ma femme à chaque fois que ça commence avec leurs sacrées histoires. Elle, elle a travaillé dur droit là à côté de moi, mais personne se rappelle d'elle. Si on a pu élever une grande famille, et sauver notre place et pour avoir un petit brin de quelque chose pour laisser aux enfants, c'est joliment à cause d'elle. Elle, elle avait pas le temps d'espérer à rien faire en bas

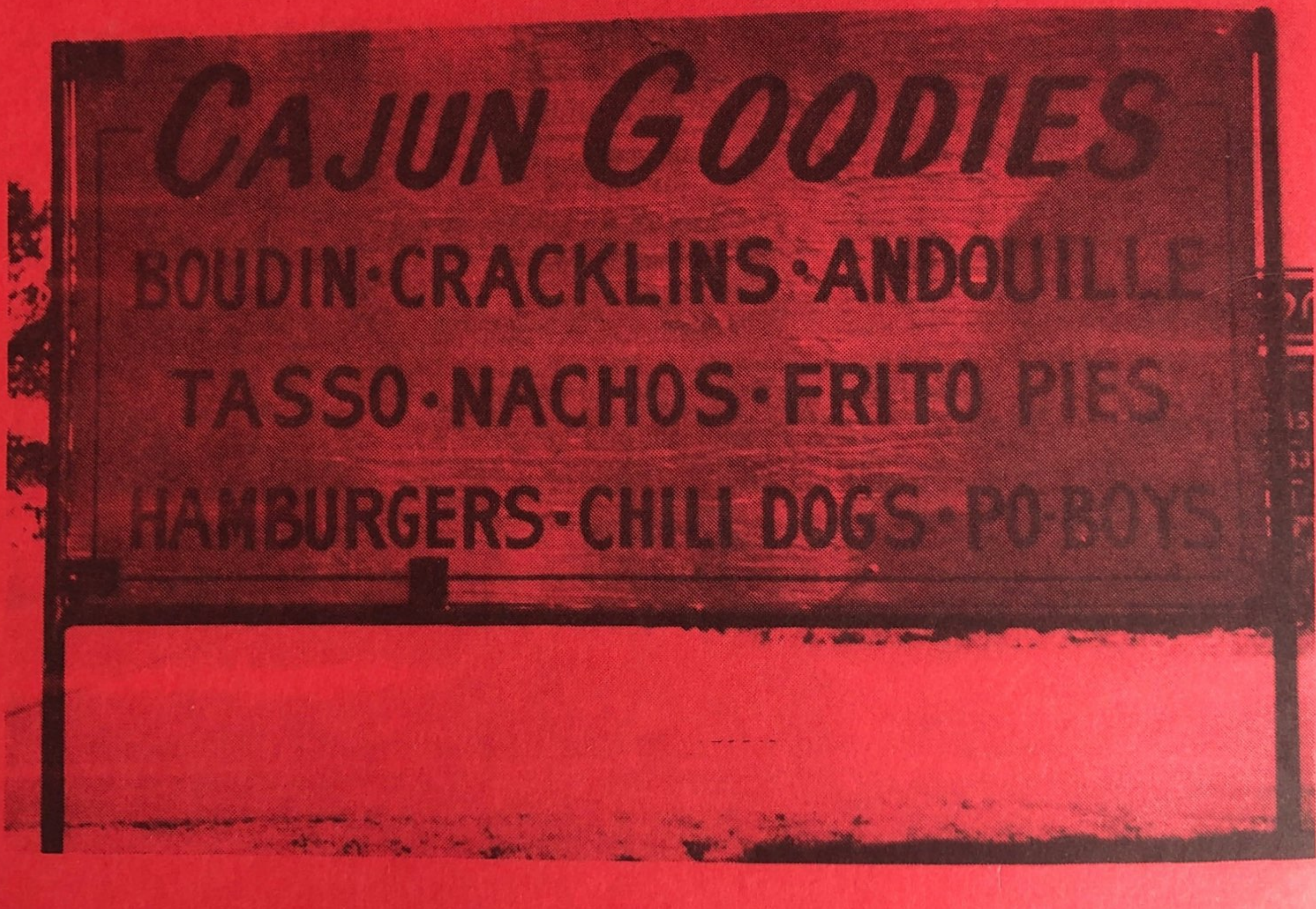
d'un chêne vert au bord du bayou. A voilà une vraie héroïne, s'ils ont besoin d'une. Quelqu'un devrait écrire un livre qui s'appellerait "Anne" comme ma femme à moi.»

Mélonie Brasseux: «Ouais, j'ai entendu les histoires. Comment Evangéline a perdu son Gabriel et puis elle l'a coursé à travers tout le continent jusqu'à qu'elle a perdu courage, puis là elle l'a trouvé par accident à Philadelphie, juste à temps pour qu'il crève dans ses bras. Et comment Emmeline a perdu son Louis, puis elle a suivi sa trace jusqu'à la Louisiane, mais il était déjà marié avec une autre, et elle a perdu la tête. Il fallait se débattre pour garder corps et âme ensemble. Ceux-là qui l'ont fait, c'est ceux-là qu'avaient beaucoup de courage et qui étaient beaucoup entêtés. Evangéline et Emmeline, heuh. Elles ont un tas de malheurs, mais quoi c'est elles ont fait? Espérer? Heuh.

Moi, j'ai été séparé de mon beau, moi, pour de vrai. C'était pas une histoire qui l'a pris. C'était un bateau. Henri Doucette, il s'appelait. Je voulais pas croire qu'on se serait plus jamais trouvé. J'avais espoir et j'imagine que c'est ça qui m'a rendu en Louisiane. Je savais pas du tout ayoù il aurait pu être. Je savais même pas s'il était en Louisiane. Il y en a beaucoup de nous autres qu'ont venu icitte, mais pas tout. J'ai demandé pour lui à chaque poste ayoù on a passé. Je l'ai cherché tout partout, mais je l'ai jamais trouvé. Ça que j'ai trouvé, c'est Justin Leblanc. Je le connaissais pas avant, mais j'avais entendu parler de la famille. Ils restaient l'autre bord de l'Acadie, pas loin de Louisbourg. C'était des pêcheurs. Quand j'ai rencontré Justin,

j'ai vu qu'on s'adonnait bien et que lui, il est droit là, en chair et en os. Henri était rendu en rêve. J'ai marié Justin et on a fait une bonne vie ensemble. Il nous a bâti une petite maison dessus le Bayou Lafourche. On fait une petite récolte et lui, il fait de la pêche. Des fois, je rêve d'Henri, mais la plupart du temps, je suis bien trop occupée avec mon mari et mes enfants pour rêver. J'ai su par après que Henri avait été renvoyé en France, à une place nommée Belle Isle. Peut-être qu'il rêve aussi des fois, mais c'est probablement comme moi. Il a une famille qu'il aime asteur et il faut qu'il travaille dur pour faire la vie aller. Et ça, c'est pas des histoires pour mettre dans des histoires quand même. J'aime ça, des histoires. Il y en a des vraies et il y en des jolies. Si c'est vrai, ça a pas besoin d'être joli, et si c'est joli, ça a pas besoin d'être vrai.»

Jean Arceneaux


CAJUN GOODIES
BOUDIN · CRACKLINS · ANDOUILLE
TASSO · NACHOS · FRITO PIES
HAMBURGERS · CHILI DOGS · PO-BOYS